

## La règle mathématique et le tournant grammatical de Wittgenstein

Textes à l'appui de la séance

**Ludwig Wittgenstein, *Remarques sur les fondements des mathématiques***, trad. de l'allemand par Marie-Anne Lescourret, Gallimard, 1983 (première édition 1974).

« Il faudrait savoir ce que nous prenons comme critère du procédé en accord avec une règle. Est-ce par exemple un sentiment de satisfaction qui accompagne l'acte de procéder selon une règle ? [...] Ou bien sont-ce certaines conséquences pratiques du procédé qui déterminent si j'ai réellement suivi la règle ? Il serait alors possible que  $4+1$  donnent tantôt 5 tantôt autre chose. [...] un examen expérimental montrerait si  $4+1$  donnent toujours 5.

[...] alors il faut prendre cela , le résultat, comme critère du fait que l'on a procédé suivant une règle.

La vérité de la proposition  $4+1$  font 5 est en quelque sorte surdéterminée .  
Surdéterminée du fait que le résultat de l'opération a été déclaré critère de l'accomplissement de cette opération.

La proposition a un pied de trop pour être proposition empirique. Elle devient détermination du concept : "appliquer l'opération  $+1$  à 4". Maintenant, nous sommes à même d'apprécier en un sens nouveau si quelqu'un a suivi la règle.

$4+1=5$  est maintenant de ce fait une règle d'après laquelle nous jugeons des processus. » (V, 16)

« La prophétie ne dit pas que l'homme, s'il suit telle règle lors de la transformation, obtiendra ce résultat – elle dit que lorsque nous disons qu'il suit la règle, l'homme obtient ce résultat.

[...] C'est-à-dire que nous ne calculerions rien si nous ne pouvions faire avec certitude une telle prophétie. Cela signifie en vérité : le calcul est une technique. Et ce que nous avons dit appartient à l'essence d'une technique. » (III, 66)

« Ce consensus appartient essentiellement au calcul, cela est certain. C'est-à-dire : ce consensus appartient au phénomène de notre calcul. »

(III, 67)

**Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques***, trad. de l'allemand par Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud, Élisabeth Rigal, Gallimard, 2005 (première édition 1953). Première partie.

« 90. Nous avons l'impression que nous devrions percer à jour les phénomènes : Notre recherche cependant n'est pas dirigée sur les phénomènes, mais, pourrait-on dire, sur les "possibilités" des phénomènes. Ce qui veut dire que nous nous remettons en mémoire le type d'énoncés que nous formulons sur les phénomènes. Ainsi Augustin se remet-il en mémoire les divers énoncés que nous formulons sur la durée des événements, leur passé, leur présent ou leur avenir. (Ces énoncés ne sont naturellement pas des énoncés philosophiques sur le temps, le passé, le présent et l'avenir.)

Nos considérations sont donc grammaticales. Et elles élucident notre problème en écartant des mécompréhensions relatives à l'usage des mots et provoquées notamment par certaines analogies entre les formes d'expression qui ont cours dans différents domaines de notre langage. — Certaines peuvent être écartées en remplaçant une forme d'expression par une autre ; et ce processus étant parfois analogue à une décomposition, on peut parler d'une "analyse" de nos formes d'expression. »

« 92. Cela s'exprime dans la question relative à l'essence du langage, de la proposition, de la pensée. — Car si nous cherchons, nous aussi, dans nos recherches, à comprendre l'essence du langage — sa fonction, sa structure —, ce n'est cependant pas encore cela que cette question a en vue. Car elle ne voit pas dans l'essence quelque chose qui serait déjà offert à la vue et dont une mise en ordre permettrait d'avoir une vue synoptique. Elle voit au contraire en elle quelque chose qui se trouve sous la surface, quelque chose d'intérieur que nous voyons si nous pénétrons la chose du regard, et qu'une analyse doit exhumer.

« L'essence nous est cachée » : Telle est alors la forme que prend notre problème. Nous demandons : « Qu'est-ce que le langage ? », « Qu'est-ce que la proposition ? » Et la réponse à ces questions doit être donnée une fois pour toutes, indépendamment de toute expérience à venir. »

« 97. La pensée est entourée d'un nimbe. — Son essence, la logique, représente un ordre, l'ordre a priori du monde, c'est-à-dire l'ordre des possibilités, qui doit être commun au monde et à la pensée. Mais cet ordre doit être, semble-t-il, d'une extrême simplicité. Il est antérieur à toute expérience, il doit traverser tout le champ de l'expérience et ne pouvoir être affecté par aucune impureté ou incertitude provenant de l'expérience. — Il doit bien plutôt être fait du cristal le plus pur. Et ce cristal apparaît, non comme une abstraction, mais comme quelque chose de concret, et même comme ce qu'il y a de plus concret, et pour ainsi dire de plus dur (*Tractatus logico-philosophicus*, 5. 5563).

98. D'une part, il est clair que toute proposition de notre langage est « en ordre, telle qu'elle est ». En d'autres termes, nous n'aspérons pas à un idéal, comme si les propositions vagues que nous employons habituellement n'avaient pas déjà un sens

tout à fait incontestable, et comme s'il nous fallait d'abord construire un langage parfait. — D'autre part, il semble clair que là où il y a un sens, il faut qu'il y ait un ordre parfait. — Il doit donc nécessairement y avoir un ordre parfait, même dans la proposition la plus vague. »

« 122. L'une des sources principales de nos incompréhensions est que nous n'avons pas une vue synoptique de l'emploi de nos mots. — Notre grammaire manque de caractère synoptique. — La représentation synoptique nous procure la compréhension qui consiste à "voir les connexions". D'où l'importance qu'il y a à trouver et à inventer des maillons intermédiaires.

Le concept de représentation synoptique a pour nous une signification fondamentale. Il désigne notre forme de représentation, la façon dont nous voyons les choses. (S'agit-il d'une « Weltanschauung » ?) »

« 124. La philosophie ne doit en aucune manière porter atteinte à l'usage effectif du langage, elle ne peut donc, en fin de compte, que le décrire.

Car elle ne peut pas non plus le fonder.

Elle laisse toutes choses en l'état.

Elle laisse aussi les mathématiques en l'état, et aucune découverte mathématique ne peut la faire aller de l'avant. Un « problème majeur de logique mathématique » est pour nous un problème de mathématique comme n'importe quel autre. »

« 126. La philosophie se contente de placer toute chose devant nous, sans rien expliquer ni déduire. — Comme tout est là, offert à la vue, il n'y a rien à expliquer. Car ce qui est en quelque façon caché ne nous intéresse pas. »